

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## Mémoires de ma grand-mère



*Par Rémi David*

Ma grand-mère a écrit ses mémoires. Ils sont dédiés à ses sept petits-enfants et précédés de ce préambule : « Peut-être que ces lignes vous intéresseront un jour. Je les écris parce que je regrette de ne pas avoir questionné mes parents et grands-parents alors qu'il en était encore temps ».

Ma grand-mère m'a souvent raconté ou lu, enfant, certains épisodes de ces mémoires, consignés dans quatre grands cahiers, écrits à la main, jamais publiés. Cela commence ainsi : « Je suis née le 29 juin 1914 à Douai – mon père était Paul Colomès, j'étais son cadeau de fête, la Saint-Pierre et Paul se souhaitant le 29 juin, mais à première vue, ce n'était pas un cadeau sensationnel, une fille, alors que mes parents souhaitaient un garçon, et encore il ne le souhaitaient pas tellement car mariés depuis février 1908, l'enfant était loin d'être désiré, surtout par ma mère et c'est pourquoi je suis restée fille unique ».

La veille de sa naissance, l'attentat de Sarajevo était perpétré et lançait la Première Guerre mondiale. L'histoire de ma grand-mère, disparue en 2017, est l'histoire d'un siècle. L'extrait suivant évoque un épisode de sa vie qu'elle aimait me raconter souvent : son concours d'externat. Et, avant cela, le choix qu'elle fit, contre l'avis de son père, militaire de carrière, de suivre des études pour devenir médecin. Au début du passage, nous sommes, alors, en 1938 :

« Quand je rentre annoncer cela à mon père il est furieux. D'abord il est très déçu que je sois reçue : pendant deux ans il a espéré que les levers matinaux et le travail d'infirmière proprement dit me décourageraient et que j'abandonnerai pour revenir à ses casseroles et à ses réceptions et thés. *Puisque tu tiens tant que ça à ton hôpital, tu n'as qu'à faire ta médecine*, me dit-il, *d'ailleurs tu es trop bête pour ces études difficiles mais en tous cas, c'est moins déshonorant que d'être infirmière*. Je n'avais jamais pensé à être

médecin, il y a encore très peu de femmes dans cette profession, et puis il y a sept ans que j'ai passé le baccalauréat. Vais-je avoir l'esprit assez délié et la mémoire assez bonne pour me lancer ? L'échec n'est pas permis après les paroles de mon père qui a ajouté, « *débrouille-toi, je ne veux m'occuper de rien* ». Je réfléchis toute la nuit et décide de prendre des avis autres que celui de mon père. Sœur Maria trouve que si je passe le PCB [Physique Chimie Biologie] qui est assez difficile, le reste devrait m'être accessible. Je m'inquiète aussi de mon âge, j'ai 24 ans, avec 7 ans d'études cela me mène loin, et puis je vais me trouver avec des élèves sortant du lycée à 17 ou 18 ans. Pour sœur Maria, c'est un élément peu important. Pour mon père c'est très bien, car il pense que je ne trouverai pas à me marier avec un garçon ayant 7 ou 8 ans de moins que moi, ainsi, je resterai vieille fille pour lui tenir compagnie. Par ailleurs, je ne reçois pas beaucoup d'encouragements. (...) Au petit goûter d'adieu des infirmières fraîchement diplômées, chacune annonce ses projets, et les miens, que je tais soigneusement, sont dévoilés par sœur Maria et me valent maints quolibets. (...) Le premier octobre 1938, je suis enfin étudiante pour de bon.

(...)

Le semestre d'hiver 1940 est terminé et à l'hôpital nous changeons de stage. Les élèves stagiaires du service de médecine vont en service de chirurgie et inversement. Les groupes d'élèves restent constitués à peu près de la même façon. Je suis dans le service du professeur Fruchaud dont les sautes d'humeur sont redoutables. Je l'ai déjà expérimenté pendant mes études d'infirmière. Il a cependant la réputation d'un excellent formateur pour les étudiants. (...) Subitement, la guerre est devenue réelle ; à l'hôpital, elle se concrétise par l'arrivée quotidienne de blessés. Les trois quarts ont un gros éclat d'obus dans la fesse. En creusant une tranchée pour s'abriter, ils ne l'ont pas creusée assez profonde et la partie de leur individu qui dépassait a reçu l'éclat. Il s'agit de le leur retirer sans faire trop de dégâts, de façon à ce qu'ils puissent continuer à tenir debout et à marcher. Beaucoup de graves brûlés, dont le char a pris feu, des amputations du membre atteint ; pour le reste, c'est de la chirurgie variée. De huit heures du matin à huit heures du soir, je suis à l'hôpital, les cours ont été supprimés car les professeurs aussi passent leurs journées entières à l'hôpital. L'école d'infirmières aussi est mise à contribution. (...) Un matin, alors que nous sommes autour de Fruchaud en salle d'opération, un fracas ébranle les murs de l'hôpital, le malade saute du billard pour s'allonger par terre. Nous nous serrons peureusement le long des murs quand un obus traverse la salle d'un mur à l'autre. Par la fenêtre, nous voyons des choses allongées, munies d'ailettes de chaque côté, tomber sur le centre de la ville. Ce sont des bombes, nous dit Fruchaud. Aucun ni aucune de nous ne savait ce que c'était, mais nous allions rapidement l'apprendre. À midi, en allant déjeuner, nous voyons de nombreux petits avions noirs ornés de la croix gammée qui survolent la ville au ras des arbres et des maisons. Le tacatacatat des mitrailleuses se déclenche et les rares passants se couchent par terre. (...) En plus du contingent quotidien de blessés militaires, les victimes civiles du bombardement de ce matin affluent. Il y en a partout sur des brancards, par terre, allongés dans les couloirs, dans les bureaux et les halls d'accès aux grandes salles. Avec les ambulances militaires, des médecins du front belge commencent à se replier et sont déjà à l'œuvre auprès de leurs blessés. Fruchaud voit avec horreur sa salle d'opération déjà occupée par un chirurgien inconnu. Il surprend celui-ci en train de caresser une plaie avec une compresse et lui fait reproche de sa lenteur devant l'affluence et de son manque d'asepsie ; puis il le met dehors avec les douces manières et le vocabulaire choisi dont il est coutumier. L'autre sort sans dire un mot et disparaît. Une heure après survient une ambulance précédée de voitures de la police militaire. Il en débarque un médecin général entouré d'une cour aux caducées abondamment galonnés. C'est le général de région militaire, venant exprès de Tours à la suite du coup de téléphone du chirurgien maltraité par Fruchaud. Ce chirurgien n'est peut-être pas très compétent mais il est colonel et Fruchaud, simple capitaine, s'est permis de lui faire des remarques. Il est muté sur l'heure à Tours et le colonel nous dit d'opérer pendant qu'il s'installe. Les plus anciens d'entre nous ne sont qu'en troisième année de médecine et hésitent à pratiquer les deux amputations urgentes qui attendent sur des tables. Nous

assistons, consternés, au déménagement rapide de Fruchaud qui revêt son uniforme, ses bottes, et boucle sa ceinture en clamant que sans ses soins à lui, tous ces blessés vont mourir, faute d'intervention ultra-rapide. *Il vous a commandé d'opérer nous dit-il, eh bien obéissez ! Vous êtes couverts, avec ce que je vous ai appris, vous devez vous en tirer.* C'est moi qui empoigne un masque à anesthésie et Jeanne Pillet prend l'autre. Pour la première fois, je suis vraiment seule responsable de la vie de quelqu'un, car mes deux camarades, qui prennent la scie et le bistouri, sont trop concentrés sur leurs instruments pour surveiller si le malade respire encore. C'est une amputation dont je me souviens. Nous travaillons de la sorte à des opérations diverses, jusqu'aux environs de minuit et je décide d'aller faire un tour à la maison, voir ce qu'est devenue grand-mère et ce qui se passe dans mon quartier. Sur le pont de la mairie, les sapeurs du génie sont en train de poser des mines pour barrer la route aux Allemands que les tirs d'aviation doivent précéder de peu. Passée la rivière, c'est le désastre, il y a des éclats d'obus et des trous de mitrailleuses un peu sur tous les murs et à la gare, qui était visée, il y a beaucoup de dégâts. Les rues sont désertes ; au clair de lune, tout prend un reflet sinistre. La rue Eblé présente elle aussi de nombreux trous de balles de mitrailleuses et d'obus destinés à la gare. Les maisons sont toutes debout. Chez moi, grand-mère veille encore à côté de ses bagages et me demande encore si cette fois-ci on s'en va. *Les Boches arrivent*, me dit-elle. Je la rassure, la supplie de ne pas sortir de la maison, et après une courte nuit d'insomnie, l'aube me ramène à l'hôpital. Les ponts vont sauter d'une minute à l'autre dit-on ; les réfugiés ont fui vers le sud, il n'y a plus grand monde dans les services, une partie du personnel et des étudiants ainsi que des professeurs non mobilisés ont filé cette nuit. Il ne reste que les bonnes sœurs et les médecins mobilisés, qui n'ont pas le droit de quitter leurs malades sous peine de conseil de guerre. D'immenses croix rouges recouvrent soudain les toits de l'hôpital. On nous distribue de grands brassards ornés de croix rouges qui nous serviront de laissez-passer pour circuler en ville.

La journée se passe sous les bombardements, les Allemands approchent et si les médecins n'ont pas le droit de s'en aller, les blessés le peuvent et nous les incitons vivement à prendre la clé des champs, au moins pour ceux qui peuvent marcher, afin de ne pas être prisonniers. Une troupe de jeunes Malgaches ne se le fait pas dire deux fois, ils ont une peur terrible des Allemands, réputés pour ne pas aimer les nègres et leur faire subir les pires avanies. De grands blessés sont évacués en ambulance militaire à Tours, on se demande pourquoi, nous nous figurons qu'ils y seront plus en sûreté qu'à Angers. Je me suis toujours souvenue de ce jeune lieutenant qui, ayant été scalpé par un éclat d'obus, avait son cerveau posé à côté de lui. Il était en train d'écrire à sa femme avant de partir pour une destination inconnue, vers un sort encore plus aventureux. Quelques soldats blessés légèrement acceptent les vêtements civils que nous leurs procurons pour prendre la porte de sortie – mais je dois dire que la grande majorité des blessés refuse de s'en aller et attend avec plaisir l'arrivée des Allemands qui les feront prisonniers. *Ainsi, pour nous, la guerre sera terminée et, prisonniers, nous ne risquerons plus notre peau.* J'espère que tous ceux-là, au cours de leurs cinq années dans les stalags, auront eu le temps de méditer sur les agréments de la vie de prisonnier.

Les Allemands arrivent et rentrent comme chez eux. Angers a été déclaré ville ouverte, le maire de la ville s'est porté au devant de l'envahisseur pour le recevoir presque aimablement. Les habitants tels ma voisine, la charcutière, se réjouissent de ce qu'il n'y a plus de danger. Ils se terrent cependant prudemment chez eux. Dans les rues, on ne rencontre que des porteurs de croix rouges, qui vont et viennent entre les différents hôpitaux. Les derniers soldats français, débraillés, sales et découragés, sont affalés au coin des ponts, attendant l'ordre de fuir au sud. Les gens qui sont restés à leur poste à l'hôpital montrent un peu plus de dignité et, si nous avons peur, nous ne le montrons pas. Certains cyniques, tels Bondy, Giraud, Pillot, considèrent même l'aventure avec curiosité et déclarent qu'il seront ravis de perfectionner leurs connaissances de la langue allemande.

Le service médical allemand se présente dans l'après-midi, sous la conduite d'un grand chirurgien allemand, AUFMEISTERFINISTERER. Il commence par réclamer, en un français impeccable, son copain Fruchaud. Ils ont travaillé ensemble, assisté à des congrès, et inventé ensemble une façon de recoudre l'estomac à l'aide de boutons-pressions, les *boutons d'Aufmeisterfinisterer* disent les bouquins de médecine. L'accueil, du côté français, est fait par sœur Marthe, déléguée par sa supérieure directrice générale de l'hôpital. Sœur Marthe, grande duchesse du Luxembourg, est une grande dame. Elle se porte au-devant de l'Aufmeister-Finisterer et s'exprime en termes galants et distingués qui veulent dire « votre copain a fichu le camp après l'annonce de votre arrivée ». Le *Hauptmajor* doit donc se contenter de parlementer avec des « huiles » moins renommées. Il réclame des volontaires français pour soigner les blessés allemands qu'il amène. Body et Pillot sont volontaires. Giraud, fils du préfet, s'abstient en attendant de connaître l'attitude que prendra son père face aux Allemands. Ils réquisitionnent plusieurs salles et nous nous tassons un peu plus dans celles qui nous restent.

Les premiers jours de cohabitation avec les occupants s'écoulaient cahin-caha, on ne se rencontre que rarement dans la cour de l'hôpital, et chacun ignore l'autre. Les événements, suivis à la T.S.F. se précipitent et le *vulgum pecus* dont je fais partie est atterré par le manque d'initiative et la couardise de nos dirigeants civils et militaires. (...) Le 17 juin, la nouvelle se répand comme un raz-de-marée. Nous avons capitulé et signé un armistice. C'est le maréchal Pétain, l'auteur de ce coup honteux. Il prend la tête du gouvernement et va parler à la T.S.F. Nous l'écoutons chevroter et nous dire que nous sommes de grands coupables, ayant vécu dans le luxe, le confort et le stupre, et que c'est bien fait pour nous. Déjà, le peuple est divisé. Certains, indifférents et stupides, gobent ces paroles, *les réfugiés vont rentrer chez eux, les commerçants vont rouvrir leurs boutiques et les petits opportunistes se dépêchent d'occuper les places des absents*. À l'hôpital, c'est le docteur Rouchy, l'accoucheur, qui a succédé à Fruchaud ; il nous accueille et commente la nouvelle les larmes aux yeux, ainsi d'ailleurs que sœur Maria et la plupart d'entre nous.

Dans la semaine, nous voyons rappliquer tous les fuyards. (...) Tout ce beau monde se pavane, et ignore ouvertement tout le travail que nous avons fourni en leur absence. Pour commencer, ils décident de rétablir une session d'examens d'été, qui n'avait pu avoir lieu, faute d'examineurs. (...) [Le directeur] décide de rétablir les concours d'externat et d'internat. À celui d'externat pourront se présenter les étudiants dès la fin de la première année de médecine. Il y aura une dizaine de places. Le concours est prévu pour la fin septembre, dans deux mois, pour être en fonction dès le premier octobre. (...) Les journées continuent à l'hôpital, toujours en chirurgie ; l'arrivée des blessés militaires a bien diminué depuis l'armistice. Ceux qui restent s'incrument, car ils sont prisonniers et, dès qu'ils seront guéris, ils partiront en Allemagne. Le major allemand vient de temps en temps voir s'il n'y a pas trop d'évadés. Sœur Maria, en le voyant arriver, se sauve à la chapelle, c'est une heure de prière absolument réglementaire et indispensable qu'elle doit faire, dit-elle, et moi, je cours chercher Rouchy en disant au major que je ne connais pas les blessés, et voilà cet idiot de Rouchy qui me prie de suivre la visite en disant « c'est mademoiselle qui fait tous les pansements, elle va pouvoir vous dire qu'ils ne s'améliorent pas ». Je noircis le tableau au maximum, prenant le risque que l'Allemand veuille contrôler en me faisant défaire un pansement. Je crois qu'il n'est pas dupe et qu'il estime plus mes mensonges que les courbettes timorées de certains. Certains blessés commencent à regretter d'avoir obtenu des passe-droits auprès de sœur Maria. Tel ce curé blessé d'un éclat d'obus à la fesse, blessure exactement la même que celle de son voisin. Mais ayant informé sœur Maria qu'il était curé, celle-ci s'est empressée de le dorloter dans une chambre particulière et de lui refaire elle-même ses pansements deux ou trois fois par jour. Résultat, il est guéri deux fois plus vite que son camarade et déclaré bon pour le départ en Allemagne. Dans le service de sœur Marthe, par contre, cela se passe toujours mal. Il manque chaque matin un ou deux blessés. *Wo sind sie ? Warum ? um ! Wass ?* aboie l'Allemand. Sœur Marthe, impavide, lui explique en allemand qu'ils sont

à la radio, ou aux douches, ou en salle d'opération !!! Et dire que cette sœur Marthe n'a pas eu la moindre décoration ni le moindre remerciement de qui que ce soit à la Libération.

Le personnel médical est toujours en nombre insuffisant. C'est pourquoi le nouveau directeur décide de précipiter le concours d'externat et d'internat ; les nouveaux nommés pourront assurer leur service avant la rentrée universitaire qui n'a lieu qu'au début de novembre. Je n'arrive pas à me souvenir des détails du concours d'externat – je nous revois enfermés dans la bibliothèque où l'appareteur vient nous chercher de dix minutes en dix minutes, car nous devons ignorer la question jusqu'à l'heure fatidique où c'est notre tour. Le tirage au sort m'appelle la quatre ou cinquième. C'est un bon numéro car les membres du jury ont eu le temps de se faire les dents sur les candidats précédents et ils ne sont pas encore fatigués d'écouter X fois le même exposé. Le sujet offert pour l'anatomie est l'étude des muscles adducteurs ; en chirurgie il est question de fractures et je suis incapable de me souvenir de la question de médecine. En tous cas les trois sujets me sont connus et j'arrive à bien régler mon temps de parole, trois fois dix minutes sans arrêt intermédiaire, un œil fixé sur le chronomètre, l'autre sur les membres du jury. L'avantage de passer dans les premiers numéros est que, tel le témoin devant un tribunal, on peut ensuite aller dans la salle assister aux performances des rivaux. Celui-ci a bafouillé, cet autre est resté en plan, celui-là a l'air de savoir mieux que moi.

À la proclamation des résultats : premier Pierre Cordier, deuxième Solange Colomès avec un demi point de moins. Quand la lecture de la liste des noms est terminée nous sommes invités à prendre notre service à l'hôpital dès le lendemain. Et le directeur de l'école de médecine me convoque dans son bureau. Je vous félicite mademoiselle, vous êtes la meilleure et méritez d'être la première, mais vous comprenez bien qu'une jeune fille ne peut être la première officiellement, il faut que ce soit un garçon. J'ai l'air d'une oie et suis vraiment godiche car je ne réagis pas. Les copains m'attendent à la sortie du bureau. Je leur conte la chose. *Quel sale bourgeois* s'exclame Body qui, lui, est reçu le troisième, *et moi je trouve ça très bien et très normal* dit Cordier. Du coup je me réveille et ne lui témoigne pas précisément mes amitiés – sale misogyne !! »

Extrait des mémoires de Solange Massart, retranscrits par son petit-fils, l'écrivain Rémi David.

